

## DU MÊME AUTEUR

LES PETITS CŒURS, Jean-Claude Lattès, 1983  
SÉPARATION DE CORPS, La Table ronde, 1986  
LE PETIT DERNIER, Ornicar, 2000  
LA FORTUNE AU GRENIER (en collaboration  
avec Laurence Mouillefarine), Albin Michel, 2001  
UN BON PRÉSIDENT, Le Passage, 2003  
L'APPROCHE, Le Passage, 2003  
LA CRUE, Le Passage, 2005  
FESTIVAL DE CAME, Actes Sud, 2006  
L'ACTRICE, Le Passage, 2008

Couverture

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni

Maquette : TATO

© Le Passage Paris-New York Editions, 2010  
[www.lepassage-editions.fr](http://www.lepassage-editions.fr)

PHILIPPE COLIN-OLIVIER

## TABLEAUX D'HONNEUR



*Sauf complications, il va mourir.*  
Jules Renard, *Journal*

L'univers lui apparut en phase terminale. Lorsque les taxes sur les alcools atteignent un tel niveau, la fin des temps est proche.

Costes, éthylique, roulait des yeux tristes. Il se sentait écrasé. L'égal, à l'échelle du cosmos, du souriceau arboricole.

Son associé Bernstein, rouquin aérien et interdit bancaire, s'était juché sur un tabouret. Il passait une éponge grattante sur les lèvres d'une cassure au plafond.

– Il faudra que je taloche un coup de mastic, dit-il.

Costes et Bernstein, agents de recherches médiocres, gardes du corps déchus, mercenaires déshonorés, vidaient des gobelets de café. Dans la pièce du fond, les crachotements du réfrigérateur étaient ceux de la reddition.

Ils venaient de consacrer une demi-heure à la manière d'éviter le remboursement de leurs dettes. Le fisc ? Facile à lancer sur de fausses pistes. La supérette où ils faisaient emplettes ? Il suffisait de changer de trottoir.

Plus périlleux, ils devaient de l'argent à deux usuriers, Sparcca et Sayyid. Personnages qui avaient atteint la respectabilité grâce à d'excellents revolvers.

Un mois auparavant, Costes et Bernstein avaient reçu de leur part une avance de plusieurs dizaines de milliers d'euros :

– Vous chavirez ? On vous remet à flot, avait dit Sparcca, qui, soulevant le rabat d'une besace, avait déposé les liasses sur leur table.

Son copain Sayyid avait fait craquer ses doigts. Un costaud. Il vous déboîtait trois lombaires d'un simple clignement de l'œil.

– Vous en faites pas, on vous rembourse vite fait... avait prétendu Bernstein, plus menteur encore que Costes.

Sparcca et Sayyid prêtaient à vingt pour cent d'intérêt par semaine. Costes et Bernstein avaient aussitôt dépensé cet argent avec des filles merveilleusement incultes, dans l'irrésistible tourbillon des casinos. Celui de Bandol au style Art déco, à Saint-Galmier, joli manoir, La Siesta, en bordure de mer, et cet autre, à Knokke-Le-Zoute, où leurs pertes apparurent plus sombres sous l'immense lustre en cristal de Murano. Sept nuits de bringues. Sept nuits de folie.

Et à nouveau, l'impuissance financière. La détresse.

Il était onze heures. Costes se laissa tomber sur une chaise. Le vernis de finition s'écailla.

L'hiver ajoutait sa petite touche idiote. Il neigeotait. Sous la fenêtre, le sable chaulé d'un chantier. Trois choucas se partageaient un quignon de pain.

On frappa à la porte.

Davlov, propriétaire de l'immeuble, à Issy-les-Moulineaux, vint leur indiquer qu'il les mettait à la merci des huissiers. Davlov considérait tout endettement comme la honte du genre humain.

– C'est grave ! tonna-t-il, faisant siffler ses poumons de grand fumeur. Gravissime !

– Laissez-nous encore une semaine, proposa Costes.

– Sûrement pas !

Personnalité rugueuse, Costes se dirigea vers l'étagère. Il montra son Beretta. Un 9 mm gardé au chaud sous un

ouvrage en tirage limité sur vélin de Chine, intitulé *Éloge de la non-violence*.

Costes en dirigea, tranquille, le cran de mire vers Davlov.

– T'en veux une lichette ?

– Vous devenez fou ou quoi ?

– Une baballe dans la tempe, et tu files au dodo...

– Il me tirerait dessus ? s'inquiéta Davlov en se tournant vers Bernstein.

– Il a son diplôme de dément léger... assura ce dernier.

– Dites-lui d'arrêter !

Davlov comprit qu'aucun conflit moral n'agitait la cervelle de Costes. Il courut vers l'escalier.

Costes et Bernstein gardèrent le silence. Une heure passa. Costes contempla le brouillard jaunâtre. Bernstein poursuivit ses travaux de restauration du plafond.

– Tu viens déjeuner ? demanda soudain Costes.

Plus il était bedonnant, plus il avait faim. Et on n'a pas trop d'une vie pour goûter tous les desserts du monde.

– Maintenant ?

– Déjà midi et trois secondes.

– Il n'y a que les ploucs qui bouffent à midi.

– Je suis l'empereur des ploucs. Respect !

– J'ai pas faim.

– Je te rappelle qu'on a rendez-vous avec un futur client...

Costes s'emmitoufla dans une parka d'un violet tendre. Bernstein, qui ne souffrait pas du froid, s'en tint aux mailles bordeaux d'un chandail ayant subi de grandes persécutions.

Ils marchèrent vers le Garde-boue, unique restaurant du quartier à les tolérer encore. Costes rêva d'un gigot d'agneau. Bernstein s'arrêta pour pisser contre une haie de troènes.

Costes disparut sous sa capuche. Bernstein prétendit que la neige était recommandée pour le brillant des cheveux.

L'idée d'un repas fit sonner les papilles de Costes. Lui et Bernstein se remirent vite du vilain ton pris par la matinée. Davlov ? Oublié.

Ils poussèrent la porte du Garde-boue, troquet centenaire. Murs en brique dont le parement partait en morceaux, sol de tomettes, les unes cirées, les autres laissées brutes. Des vélos d'anciens champions étaient suspendus aux poutres. Cette année, un généreux donateur y avait ajouté deux canines de Fausto Coppi serties dans de l'Altuglas, un pédalier de Lance Armstrong nappé d'un goudron authentifié comme celui du col du Galibier et une fiole de dopage à laquelle on attribuait des vertus magiques.

Julie, la mignonne serveuse, était habillée de noir. Bernstein se pencha au-dessus de son décolleté. Il fait sombre dans les corsages. C'est là, pourtant, que l'honnête homme cherche une lueur d'espoir.

L'envie brûlait Bernstein aussitôt qu'il la voyait. Le désir de Costes rôda plutôt vers les tartelettes aux myrtilles. La tenancière, soixante ans révolus, et dont les bras étaient aussi glacés que des mignonnettes de vodka, veillait sur la caisse.

Costes et Bernstein avaient leur table. Et surtout leur ardoise.

Le patron manquait de déférence à l'égard de ses débiteurs. D'un regard dur comme du .270 Winchester Mag, il leur rappela être titulaire d'un droit de créance.

– Ce salaud nous regarde, signala Bernstein.

Prudent, Costes afficha son sourire niais favori et déroba la corbeille de pain du voisin. Bernstein contempla Julie. Il imagina un droit de passage dans son lit. Elle lui plaisait. Comme mille autres. Bernstein se sentait mieux dans la peau des femmes que dans la sienne.

Julie prit leur commande.

– Ils veulent quoi mes trésors ? demanda-t-elle.

Costes, qui désespérait de l'amour, se tint coi. Bernstein gardait à l'oreille le froissement d'une jupe qui tombe. Il sourit à Julie.

– Le plat du jour. Deux parts pour Costes, une seule pour moi, dit Bernstein.

– Vous avez l'air éteints aujourd'hui...

– Problèmes d'argent ! grogna Costes.

Les tourmentes monétaires ne l'intéressaient pas. Elle haussa les épaules.

Bernstein salua une habituée, poivrote venue sur la pointe de ses babouches. Elle caressait le chat de la maison.

Costes et Bernstein mâchouillèrent une omelette jaune soufre. Costes ne montrait aucune velléité de chamaillerie. Bernstein, plus nerveux, était pris entre deux tentations : badiner avec Julie, sur laquelle il maintenait des visées expansionnistes, et gifler le patron qui le surveillait.

– Tiens, voilà notre client, dit Costes.

Detoni apparut. Des chaussures noires, une chemise blanche et un costume gris faisaient de lui un homme cultivant outrageusement la sobriété.

– Fringué comme un prince, ce con ! dit Costes.

Aux yeux de Detoni, la cravate restait la ligne de fracture entre le grand singe et l'expert en art.

Il s'approcha.

– Bon appétit, susurra-t-il.

Costes ne lui répondit pas. Sa mauvaise éducation gardait toute sa fraîcheur.

– Excusez-nous, on ne vous a pas attendu... fit Bernstein, plus policé.

Julie déposa le menu à deux millimètres des doigts manucurés de Detoni.

– Le tournedos est bon, en général... lâcha Costes.

Tandis que Detoni réfléchissait avant de passer commande, Costes dévora quatre tartelettes. Bernstein but un café. Ses rêveries crapuleuses, tout entières offertes à Julie, venaient d'être interrompues. La fin d'un songe...

– Une poire Williams, s'il te plaît Julie, dit Costes dont les veines du front saillaient comme des tubulures.

La frugalité douillette avec laquelle Detoni se nourrissait fit qu'il exigea des couverts plus propres, une serviette de coton et, finalement, une simple tranche de jambon sur de la purée.

Costes avait une prédilection pour les appétits vulgaires. Aussi le jugea-t-il sévèrement.

Detoni gardait le silence. Bernstein, convaincu qu'un client a toujours raison, respecta ce mutisme.

– Connaissez-vous François Boucher ? les interrogea finalement Detoni.

– Oui, très bien, affirma Costes.

– Vraiment ?

– Ex-taulard. Le braquage du Crédit Continental à Yerres, ajouta Costes, la bouche pleine.

– Certes pas ! chuchota Detoni.

– Alors, c'est qui ? s'irrita Costes.

– Un grand peintre du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Bernstein versa sa bouteille de Coca dans un verre.

– Les artistes, je me méfie, annonça-t-il en hochant la tête.

– Il faut le déterrer ce gus ? s'enquit Costes.

Il abhorrait les travaux qui mettent en œuvre pioche et pilon-broyeur.

– Aucunement, précisa Detoni.

– Je préfère. Parce que le viol de sépulture, c'est un truc à attraper un tour de rein.

– Depuis le temps, il doit être faisandé, ajouta Bernstein, vexé d'avoir été pris en défaut.

Il méprisait les peintres. Des bons à rien qui ne savent ni déboucher un bidet, ni trancher un lieutenant de police au rasoir.

Detoni but un peu d'eau minérale.

Costes et Bernstein avaient rencontré Detoni un an auparavant. À cette époque, ils étaient les gardes du corps d'un prince arabe qui, dès qu'il faisait planter un palmier dans ses propriétés, butait sur un puits de pétrole. Multimilliardaire, las des courses de chameaux, fatigué des jeux de la chair, de la chasse au faucon et des entourloupes de Wall Street, cheik Idriss s'était découvert un nouveau caprice. Il entendait construire un musée. Le plus beau du monde, cela allait de soi. Detoni, auteur, notamment, du célèbre *Liants et couches picturales dans la peinture française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, assesseur, aussi, de la Commission de conciliation et d'expertise douanière, avait été l'un des conseillers de cheik Idriss. Detoni avait su proposer des diversions bienfaites à la dépression du prince, seigneur tourmenté qui tombait dans des convulsions de dégoût lorsque ses financiers lui indiquaient l'insupportable essor de sa fortune.

– Au téléphone, monsieur Detoni, vous avez dit que vous pourriez nous confier une mission... relança Bernstein.

– Oui.

Detoni prenait son temps. Il passa un doigt le long du goulot de sa bouteille de Volvic.

– Ce serait quoi ? demanda Costes.

– Dérober deux toiles.

Detoni donnait décidément dans le chuchotement. Il n'avait pas élevé la voix depuis des décennies.

– Des toiles de quoi ? fit Costes.

– Des tableaux.

Detoni, nez baissé, caressa de la fourchette la noix de beurre sur sa purée.

– Vous êtes pas voyou, pourquoi vous voulez piquer des trucs ? interrogea Costes.

– Il s'agit de toiles qui ne sont pas authentiques.

– Des toiles bidon ? demanda Bernstein, avec une angoisse discrète.

Costes toussa et projeta des miettes de son repas sur la cravate de Detoni.

– C'est pas un peu tordu de vouloir des machins qui valent rien ? s'enquit-il, en reprenant son souffle.

– Peu importe.

– Pervers quand même...

– Ça n'est pas votre affaire ! Ou ma proposition vous intéresse... Ou vous écarterez l'occasion de gagner une jolie somme d'argent...

– On a un gros projet sur le feu, mais on peut toujours se mettre d'accord sur quelque chose de sérieux, marmonna Bernstein, déjà aux anges à l'idée de toucher de l'argent au noir.

– Bien, fit Detoni.

La chaleur corporelle de Costes et Bernstein fit un bond de quelques degrés.

– Ça se passerait où ? s'enquit Bernstein.

– Sur la Côte d'Azur.

– Il faut taper un coffre ?

– Non. Il s'agit d'entrer dans une propriété et de décrocher des toiles. Rien de plus.

– Ce serait pour quand ? demanda Costes.

– Dans les prochains jours.

Detoni mangeait à petites bouchées. Costes, impatient, eut envie de le gaver de force.

– Et, quelle serait la somme proposée ? avança Bernstein sur un ton qu'il voulut discret.

– On est des professionnels. Ça se paie ! ajouta Costes en se frottant les paupières.

Dix secondes, lourdes, passèrent.

Costes, comme on égrène un rosaire, jouait maintenant avec de la mie de pain.

– Combien ?

Detoni eut à cœur de ne pas leur répondre immédiatement.

« Si cet enfoiré joue les mystérieux, il va se prendre un coup de genou dans les couilles », prédit Costes.

Detoni se versa un verre de Volvic.

– C'est assez risqué comme opération, lança Bernstein à tout hasard.

– Je ne crois pas.

– Si !

– Je vous donnerai suffisamment d'informations pour que les choses se déroulent sans anicroche, murmura Detoni.

Il commanda ensuite un décaféiné sans sucre.

– Sur quelle base travaillez-vous ? interrogea-t-il.

– Pour ce genre de prestation, c'est de la main à la main, indiqua Bernstein.

Il observa la paume de Detoni.

– Indiquez-moi la somme à laquelle vous pensez...

Detoni lui souffla quelques chiffres à l'oreille.

Ils négocièrent. Detoni marchandait, froidement.

Costes et Bernstein prirent ensuite congé.

– Comment tu le trouves ? demanda Costes.

– Snob. Le genre à vouvoyer sa bite.

– Il y a un risque dans ce qu'il propose, estima Costes tout en marchant.

– Bof, dès l'instant où tu quittes le ventre de ta mère, t'es en territoire ennemi...

– Ceci dit, c'est l'occasion de brasser de l'oseille.

– J'ai une suggestion, déclara soudain Bernstein.

– Déjà ?

– Oui.

– T'es vraiment un cérébral...

– Non, mais elle est bonne mon idée.

Bernstein se tourna vers Costes. Il espérait voir briller une lumière d'admiration dans son regard.

– La gamberge te boulotte la tête, fais attention, assura Costes.

– Un projet assez malin...

– J'en doute. Rappelle-toi qu'on n'est pas des peintures.

– On est surtout fauchés.

– Ça va ensemble...

– Le Gang des présidents, ça t'inspire quelle réflexion?

Costes parut contrarié.

– J'ai l'air d'avoir une opinion? Franchement?

Bernstein lui posa un doigt sur l'avant-bras. Il rappela que cette équipe de forbans, s'inspirant d'un film américain, écumait galeries de peintures et musées affublés de masques de politiciens. Un marchand d'art de la rue de Buci avait même été abattu.

Bernstein se gratta ensuite l'oreille.

– Nous allons devenir plagiaires, indiqua-t-il.

– Plagistes! jappa Costes.

– Non. Plagiaires. Ça veut dire copieurs...

– Ça va, je le savais...

– Nous allons déstabiliser le Gang des présidents et mystifier les poulets, indiqua sobrement Bernstein.

– Putain! Où tu vas chercher des combines pareilles?

★

– Alors? Tu te secoues? Pour rien branler, t'es champion!

Sparcca grogna. La bête en lui occupait les membres supérieurs. Il avait d'énormes triceps qui bosselaient sous le tatouage. Son poitrail suscitait la curiosité des vétérinaires.

– T'es sous coke ou quoi?

Sparcca aimait la chaleur de la came. La dope, c'est l'été toute l'année.

Sparcca était allongé sur le hamac en toile. Il l'avait installé devant la fenêtre, et profitait de la lumière blonde.

– Debout! fit Sayyid.

Il massait son poignet droit orné d'un bracelet en cuir fermé par deux boutons de nacre.

– Lâche-moi un peu tu veux...

– On doit passer chez Ducond et Ducont.

– Costes et Berzingue?

– Bernstein.

– On leur avance du blé, ils remboursent pas. Et je suis pas venu sur terre pour être gentil. Merde!

Sparcca cligna des yeux.

– C'est Bernstein le plus radin. Il se planquerait dans un dé à coudre pour jamais rendre l'oseille...

– Hum!... Le gros Costes, si tu le regardes de près, pour lui, c'est jamais non plus jour de paie.

– Il faut leur pointer un calibre.

Sparcca sauta du hamac. Il enfila un blouson à col haut en cuir. Il saisit des gants aux surpiquûres en relief qui facilitaient la préhension du flingue.

Il déplaça une malle de campement aux angles ferrés, avant d'enfiler un tournevis dans les rainures du parquet. Il saisit l'un des pistolets qui y étaient cachés.

Le flingue chéri peut être porté en mode dorsal ou au creux des reins. Dans un étui droit ou renversé. Sparcca, pour faire corps avec son .45 Springfield, qu'il aimait avec passion, le coinçait contre son ventre. C'était bon de le sentir, bien dur contre sa peau. Un deuxième chargeur restait dans la poche de son blouson.

Ils ne craignaient ni Costes ni Bernstein, mais si on veut filer une plumée à des débiteurs, autant prévoir les

contrariétés. Sparcca avait connu des personnages, réputés lâches, se défendre bec et ongles.

– Tu veux lequel? demanda-t-il à Sayyid.

– Aucun. Je voyage léger.

Plutôt que son Guardian .380 récemment acheté à un Ouzbek, ou encore un Kahr, au recul étonnamment doux, Sayyid, qui s'élevait parfois à des sommets d'originalité, entassa les os d'un squelette au fond d'un sac. Il lui avait été offert par un copain, croque-mort au cimetière communal de Villeneuve-la-Garenne. Soucieux de faire plaisir à Sayyid, il avait arraché des restes humains à une tombe abandonnée. Une fois soulevées, ces plaques de granit donnent l'impression d'avoir envie de recracher les cadavres. Il suffit de tendre la main.

Ils croisèrent un locataire. Il transportait un lampadaire halogène. Sparcca lui lança un « bonjour » jovial.

Sayyid se mit au volant de la Saab garée dans l'ombre. Des crottes de ramiers maculaient la carrosserie. Avant de démarrer, il demanda à Sparcca de nettoyer le pare-brise.

– Je te tire les cartes? proposa Sparcca, une fois assis.

– Arrête tes conneries.

– Tu crois à rien!

L'hiver, compact, incita Sayyid à faire fonctionner le chauffage.

Ils frappèrent, trois quarts d'heure plus tard, au domicile de Costes.

– Salut, fit Sparcca.

– On vient te péter la gueule, l'informa Sayyid.

– On s'est dérangés exprès pour toi, souligna Sparcca. Tu pourrais dire « merci ».

Costes recula.

– Lundi, on vous donne ce qu'on vous doit... assura-t-il.

Sparcca montra son flingue.

– C'est le modèle « Compétition »...

– Il a le label « Flamme rouge », affirma l'autre. Y a pas mieux!

Costes fit un nouveau pas en arrière.

– Je te dis qu'on va te rembourser, promit Costes.

Sayyid ouvrit le sac.

– J'ai apporté le pique-nique...

Il répandit une colonne vertébrale entre le grège et le blanc cassé, une dizaine de vertèbres comme neuves, un quart de sternum. Il passa ensuite un crâne élégant sous le nez de Costes.

– Respire... Ça sent bon la mort!

– Le type s'appelait Vaverly. Il nous devait la moitié de ce que tu nous dois, souligna Sparcca. Constate, il a mal fini...

Sayyid, ancien ailier droit à l'Olympique de Gennevilliers, avait un bon coup de pied. Il commença à briser le mobilier.

Sparcca mit sous le nez de Costes un superbe humérus.

– Tu vois ce mec? Je l'ai connu pétant de santé!

– OK, le fric est dans ma poche, là! fit Costes en s'approchant de son blouson, pendu près de la porte, qu'il ouvrit brutalement avant de se jeter dans l'escalier.

★

Une exposition consacrée à la peinture française du XVIII<sup>e</sup> siècle, intitulée *Autour de la Pompadour*, allait se tenir à Bâle, en Suisse. Detoni, expert, s'en inquiétait car, parmi les tableaux devant être présentés au public, deux toiles n'étaient que des copies. En toute connaissance de cause, Detoni les avait vendues, quelques années plus tôt, à un grand collectionneur, Anthony Mareggia, Américain riche comme Crésus. Et même un peu plus...

Si ces deux toiles, soi-disant de Boucher, devaient être déclassées du corpus de son œuvre, quel scandale!